À lire / À voir / À suivre

Niet te missen

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/temoigner/5586>

DOI : 10.4000/temoigner.5586

ISSN : 2506-6390

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2016

Pagination : 228-230

ISBN : 987 2-9600926-4-6

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

« À lire / À voir / À suivre », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 123 | 2016, mis en ligne le 02 novembre 2021, consulté le 04 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/5586> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.5586>

À lire/À voir/À suivre

Le nazisme, l'apartheid et le droit. Quand l'injustice se fait loi

Quel est le point commun entre un Juif allemand au temps du nazisme et un Noir sud-africain durant l'apartheid ? Dès leur conception, l'un et l'autre sont marqués pour la vie et le jour de leur naissance coïncide avec celui de leur condamnation. Le Juif parce qu'il n'est pas « aryen » et le Noir parce qu'il n'est pas Blanc. Telle est la loi de l'État raciste ! Cette discrimination raciale était le fruit d'un travail minutieux auquel se consacraient avec enthousiasme des milliers de juristes. Rien n'était laissé au hasard et les juges n'étaient pas les moins empressés à sévir contre les victimes de cette ségrégation. En Allemagne, un tribunal a jugé « qu'un Juif s'appretant à avoir des rapports avec une femme allemande ne peut se contenter des allégations de celle-ci sur sa prétendue ascendance juive. Il doit s'employer à obtenir des preuves écrites et satisfaisantes de son statut. » En Afrique du Sud, un juge devant lequel comparait une femme venant du Transkei qui séjournait illégalement au Cap et qui plaiderait

qu'elle allait mourir de faim dans ce bantoustan misérable, lui rétorqua : « Vous mourrez de faim au Cap. Vous pouvez aussi bien le faire chez vous ! » Alors que le virus du racisme continue à distiller son poison un peu partout dans le monde, ce récit documentaire relate deux expériences historiques d'État raciste, en s'attachant plus particulièrement au rôle des juristes. Appliqué sans réflexion critique, par conformisme ou simple routine, le positivisme juridique recèle un piège qui peut se révéler mortel pour ses victimes auxquelles est refusé ce qu'on nomme justement le secours de la loi. Se souvenir des errements du passé peut aider les faiseurs de lois et ceux qui les appliquent à déjouer ce traquenard.

♦ Raymond Spira, *Le nazisme, l'apartheid et le droit. Quand l'injustice se fait loi*, Neuchâtel, Alphil, 2016, 260 p.

♦ Recension de cet ouvrage dans notre numéro 124

Je suis en vie et tu ne m'entends pas

Quand l'Allemand Klaus Hirschkuh débarque à la gare de Leipzig, ce jour de novembre 1945, c'est une ville détruite qu'il redécouvre pas à pas. Le jeune homme qui marche dans ces décombres est lui-même en morceaux. Il vient de passer quatre ans à Buchenwald

parce qu'il est homosexuel. À bout de forces, il est une ombre, un fantôme. Scandaleusement vivant pourtant. Et il n'a pas fini d'expier. Un garçon ordinaire, une différence ordinaire, une simple vie, un trajet : Klaus s'exile en France et y traverse une moitié de siècle – le travail, l'amitié, l'amour, l'espoir et les déceptions, les chagrins et la joie – pour s'entendre chasser, à l'aube des années 1990, d'une cérémonie du souvenir dans la province française aux cris de « les pédés aux fours ! » Survivre : un miracle et une responsabilité dont la réalisation n'a pas à être spectaculaire mais qui relève d'un combat intime, tenace, insurmontable parfois, solitaire souvent, et toujours sans répit.

Le roman de Daniel Arsand invente la langue digne de ce combat à poursuivre, mélange rigoureux et explosif de sécheresse, de rage et de lumière. *Je suis en vie et tu ne m'entends pas* est un texte crucial, qu'on voudrait confier personnellement à chacun de ses lecteurs, comme un viatique, un talisman, à la fois miracle et responsabilité.

♦ Daniel Arsand, *Je suis en vie et tu ne m'entends pas*, Paris, Actes Sud, 2016, 266 p.

♦ Recension de cet ouvrage dans notre numéro 124

Les 100 mots de la Shoah

La Shoah occupe une place centrale dans nos sociétés, tant d'un point de vue médiatique que politique ou mémoriel. Il existe pourtant un gouffre entre la manière dont les historiens l'étudient et la manière dont le grand public en parle. L'objectif de ce livre est donc de définir avec la plus grande rigueur scientifique des termes et des notions qui, à bien des égards, sont « piégés ». Par exemple, qui sait que, depuis cinquante ans, les historiens utilisent l'expression « centre de mise à mort » plutôt que « camp d'extermination », contradiction dans les termes puisqu'un camp est destiné à regrouper une population alors que l'extermination est un processus immédiat ? Ces 100 mots de la Shoah ont donc pour but non seulement d'éclairer certains aspects historiques, de préciser des notions et de faire le point sur l'historiographie, mais aussi de présenter des exemples concrets (pays, lieux) en abordant des personnes (bourreaux comme victimes) et des œuvres (témoignages comme fictions).

♦ Tal Bruttman, Christophe Tarricone, *Les 100 mots de la Shoah*, Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je », 2016, 128 p.

Enfants de nazis

Jusqu'en 1945, leurs pères étaient des héros. Après la défaite allemande, ils sont devenus des bourreaux. Eux, ce sont les enfants de Himmler, Göring, Hess, Frank, Bormann, Höss, Speer et Mengele, ces noms synonymes de l'horreur nazie. Ces petits Allemands ont vécu la Seconde Guerre mondiale en privilégiés, entourés par des parents affectueux et tout-puissants. Pour eux, la défaite allemande a été un coup de tonnerre. Innocents, inconscients des crimes paternels, ils en ont découvert toute l'étendue. Certains ont condamné, d'autres n'ont cessé de révéler ces hommes honnis par l'humanité entière. *Enfants de nazis* retrace l'ascension et le quotidien à la fois fastueux et banal de dignitaires accomplissant chaque jour leur travail de mort avant de s'égayer auprès de leurs familles, installées parfois à portée de vue des camps. Il dépeint ensuite les expériences uniques de ces enfants devenus adultes : la déchéance, la misère, la honte ou le repli. Quels liens ont-ils entretenus avec leurs pères ? Comment vivre avec un nom à jamais diabolisé par l'histoire ? Quelle part de responsabilité des crimes est-elle transmise aux descendants ? Comme ces

enfants sont toujours hantés par le destin paternel, le passé nazi reste présent à nos mémoires. C'est en ce sens que leur histoire rejoint l'Histoire. Un document passionnant et de troublants portraits de famille.

♦ Tania Crasnianski, *Enfants de nazis*, Paris, Grasset, 2016, 288 p.

♦ Recension de cet ouvrage dans notre numéro 124

Si c'est une femme. Vie et mort à Ravensbrück

De 1939 à 1945, au camp de Ravensbrück, 132 000 femmes et enfants furent les victimes silencieuses des nazis. Résistantes, Tziganes, Témoins de Jéhova, handicapées, prostituées ou juives, elles étaient pour le Reich des déclassées, des « bouches inutiles ». Parmi elles, 8 000 Françaises dont Germaine Tillion et Geneviève de Gaulle-Anthonioz.

Fruit d'un travail d'enquête minutieux à travers le monde à la rencontre des dernières rescapées et des familles des déportées, ce livre redonne la parole à ces femmes, vibrantes héroïnes d'une histoire restée trop longtemps marginale.

♦ Sarah Helm, *Si c'est une femme. Vie et mort à Ravensbrück*, Paris, Calmann-Lévy, 2016, 912 p.

La musique au pas. Être musicien sous l'Occupation

Dans la France occupée, la musique est un outil essentiel de l'ambitieux dispositif culturel allemand. L'Allemagne ne se proclame-t-elle pas le pays de la musique, « Deutschland, das land der Musik » ? Pour les vainqueurs, il ne fait aucun doute que la musique française doit s'incliner devant le génie allemand. Durant quatre ans, une frénésie de musique s'empare alors de la population : théâtres bondés pour acclamer les grands solistes germaniques, mondanités franco-allemandes autour des concerts de prestige au service de la collaboration, artistes de renom offrant leur talent au poste allemand Radio-Paris... Qu'est-ce donc alors qu'être musicien en situation d'occupation ? Est-ce que jouer engage ? Peut-on parler d'une musique « collaboratrice », ou « résistante » ? Comment la scène musicale a-t-elle réagi à l'exclusion de ses artistes juifs, à la collaboration de ses plus éminents compositeurs et interprètes ? Quelle a été, enfin, la réalité et la portée de son épuration ? Karine Le Bail dévoile, à partir d'archives inédites tant françaises qu'allemandes, un pan méconnu de la vie culturelle des années noires.

♦ Karine Le Bail, *La musique au pas. Être musicien sous l'Occupation*, Paris, CNRS, « Seconde Guerre mondiale », 2016, 440 p.

♦ Recension de cet ouvrage dans notre numéro 124

Sheikh mat, le roi est pris

Né d'une conversation anodine entre un grand-père et sa petite-fille, *Sheikh mat, le roi est pris* raconte l'histoire d'un jeune résistant, de sa maman et d'une bande de copains.

Le récit commence à la gare de Schaerbeek en mai 1940. Jacques et Lucien attendent le train au milieu d'une foule impatiente de quitter la Belgique pour la France. L'exil échoue et ils reviennent à Bruxelles, à la réalité sans cesse changeante de l'occupation.

Leur vie tranquille et ordinaire tourne au rocambolesque, à l'aventure et à la violence. Jacques et ses amis, de simples adolescents deviennent adultes des armes en main. En toile de fond, la résistance pudique de femmes qui sauvent des vies, jeunes et âgées et la factualité de la collaboration belge. Faits réels et témoignages rejoignent le

récit personnel de Jacques pour compléter le tableau complexe de la Seconde Guerre mondiale. Pas à pas, le lecteur explore une mémoire familiale et celle d'un quartier populaire d'une commune bruxelloise.

♦ Sabine Bordon, *Sheikh mat, le roi est pris*, Le Livre en papier, 2016, 166 p.

♦ Recension de cet ouvrage dans notre numéro 124

Génocide. Anatomie d'un crime

Génocide. Ce néologisme, créé par Rafael Lemkin en 1943 pour signifier la destruction des Juifs d'Europe, assassinés pour ce qu'ils étaient, n'appartient hélas pas au passé. Avant la Shoah, le monde avait été témoin du génocide des Arméniens en 1915 ; plus près de nous, en 1994, les Tutsi furent également les victimes de ces destructions de masse. Yves Ternon s'est consacré depuis les années 1960 à l'étude de la médecine allemande sous le national-socialisme. Cet ouvrage, qui constitue la synthèse de ses recherches sur la question, est consacré dans un premier temps à « décortiquer » les sources idéologiques, juridiques et historiques ; dans un second temps, aux paramètres ayant conduit à leur application visant à la destruction du peuple arménien de l'Empire ottoman, des Juifs d'Europe et des Tutsi du Rwanda.

♦ Yves Ternon, *Génocide. Anatomie d'un crime*, Paris, Armand Colin, « Le temps des idées », 2016, 304 p.